

Ce qui agite les hommes

J'irai au paradis, car l'enfer est ici de Xavier Durringer

Jacques Kermabon

Number 91, Spring 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23635ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (1998). Review of [Ce qui agite les hommes / *J'irai au paradis, car l'enfer est ici* de Xavier Durringer]. *24 images*, (91), 22–23.

puis un vol de pigeons, et il est mort. Plan arrêté sur lui. Générique. Une fin qui aurait figé le spectateur dans une émotion de tétanie, mais qui aurait été, je trouve, une forme de facilité. Faire mourir le héros à la fin, ce n'est pas moi. C'est commode pour les scénaristes américains, car ça leur permet de mettre un point final, de couper une respiration. Moi, je n'avais pas envie de ça, car la personne avec qui je travaillais était vivante, elle était porteuse de vie et d'espérance dans les choses, et elle continuait de lutter contre le passé, contre le désespoir, contre des choses qui ne concernent qu'elle. Je voulais que la fin soit ouverte.

Vous justifiez le réalisme du film en affirmant que vous teniez à rester aussi près que possible des personnages, de leur réalité. On sent que ça correspond à une nécessité chez vous. N'est-ce pas aussi pour faire autre chose que ce que vous faites au théâtre? Ou pour faire ce que vous ne pouvez pas faire au théâtre?

Il y a peut-être un peu de cela. Au théâtre, on est loin. Au cinéma, j'ai besoin d'être près. C'est une façon pour moi de donner un sens à la situation que je filme, de m'assurer qu'il y ait en somme une écriture de la caméra. Et puis ça renforce le réalisme, l'âpreté de la réalité. La violence constitue l'autre grand axe du film avec la rédemption, mais il ne s'agit pas d'une violence gratuite ou démonstrative. Si je travaille caméra à l'épaule, ce n'est pas pour produire une violence voyeuriste, c'est plutôt pour faire corps avec les acteurs, pour suivre leur rythme. Au contraire des films américains, français ou autres, qui nous remâchent toujours la même violence abstraite, sans émotion — une violence liée aux jeux vidéo —, *J'irai au paradis, car l'enfer est ici* montre que l'élimination physique d'une personne n'est pas chose facile, pas plus avant ou après l'acte que pendant. Je regrette qu'on ait tant parlé de la représentation de la violence, et si peu de l'humour qui se dégage du film. Il y a dans certaines scènes un mélange de gouaille et d'ironie, d'humour décalé qui n'est pas étranger au regard des personnages sur eux-mêmes.

Comment s'est passé le tournage? Est-ce qu'il y avait des répétitions sur les lieux mêmes du tournage?

En général, on se rencontre sur les lieux autour d'une table pour discuter de la scène à faire. Vous savez, l'équipe c'est un peu comme une famille. Plusieurs des acteurs du film et certains techniciens viennent de ma compagnie de théâtre, le chef déco est mon frère. Pour certains, on travaille ensemble depuis dix ou douze ans. C'est vraiment une famille.

Cette complicité se sent à l'écran. Il y a quelque chose de fort qui circule entre les acteurs, et ce même si vous travaillez avec des acteurs professionnels et des non-acteurs. Comment est-ce que vous abordez le caractère composite de la distribution?

Le cinéma, c'est une alchimie. Mais ma façon de faire tient davantage de la pratique théâtrale. Je travaille longtemps en amont avec les comédiens, je fais en sorte que tout soit en place au moment du tournage et que les comédiens soient en mesure de s'incarner eux-mêmes. Je fonctionne aussi beaucoup à l'oreille. Quand une voix est juste, c'est que le corps est juste. Il y a très peu d'adaptation, ou d'improvisation. On rajuste un peu parfois, mais les dialogues sont le fruit de deux ou trois années d'écriture et rien n'est laissé au

J'irai au paradis, ca

CE QUI AGITE LES HOMMES

PAR JACQUES KERMABON

La première surprise de ce film annoncé peu ou prou comme apparenté au film noir est que son titre n'est pas l'expression d'une métaphore rageuse ou argotique, mais à prendre au pied de la lettre. Durringer décrit la chute d'un homme, François, dans le monde infernal du banditisme, sa prise de conscience et sa rédemption par l'amour. Résumé ainsi, *J'irai au paradis...* laisse craindre le pire et en particulier que cet enfer soit surtout pavé de bonnes intentions. S'il n'échappe pas complètement à cet écueil, le film saisit surtout par la matière humaine qu'il charrie, le sentiment d'approcher de très près la vérité d'un milieu — le Milieu —, pourtant si souvent dépeint à l'écran. Il le doit d'abord au scénariste, Jean Miez (il interprète le rôle de Michel, le patron de la boîte de nuit), que Durringer a rencontré alors qu'il était sorti depuis un an de prison, après en avoir passé dix-huit derrière les barreaux. Il a raconté à l'homme de théâtre, au créateur de fictions, des histoires qui excèdent l'imagination. «Les ingrédients sont réels», dit Durringer dans le dossier de presse. «Le film montre des situations que Jeannot a vécues ou qu'on lui a racontées.» La palette des interprètes et le mode de filmage parachèvent cette «impression de réalité». Pour brosser sa galerie de portraits, Durringer a mêlé des acteurs (de sa famille théâtrale comme Gérard Laroche – Rufin, celui qui, à la fois garde du corps, initiateur, conscience, accompagne François – qui jouait, au cinéma, dans *La nage indienne* et *Au petit Marguery* de Laurent Benegui, dans lequel il a d'ailleurs croisé Claire Keim — Claire, la chanteuse qui sort François de l'enfer et lui fait découvrir une association humanitaire), des non-professionnels comme Jean-Pierre Léonardini (Manuel), excellent critique dramatique, et de véritables truands. La caméra, mobile, fait corps avec eux, sans recul, sans échappatoire ni possibles lignes de fuite. Elle ne nous permet pas de souffler — ou si peu —, nous fait partager, au plus près, la vie de cette pègre, ces destins sans issue, happés dans un ténébreux déchaînement de

L'enfer est ici de Xavier Durringer

violence avec son lot de meurtres, de trahisons, de lâchetés, de peurs et de pleurs. Peu de sang pourtant, rien de spectaculaire; cette violence mate est en deçà du spectacle; chaque corps qui s'effondre, c'est un être humain qui meurt. Le malaise qui nous étreint, cette tension permanente qui sourd même dans les moments de blagues et de rires, tient à cette crudité sans affectation.

Ce réalisme inscrit moins le film dans un genre (polar, film noir...) qu'il ne l'insère dans des questions plus générales. « Ce qui m'intéressait avec Jeannot, dit encore Durringer, c'était de parler de l'homme à travers l'histoire d'une bande. Cela rejoint en fait mes thèmes génériques au théâtre et dans mes films: l'amitié, l'amour, le pouvoir, l'argent, la solitude, la misère humaine, la misère des sentiments. ». J'y ajoute le déterminisme social et une dimension politique. On peut ne pas le repérer mais Durringer l'a dit: le film s'inspire de la vie de saint François d'Assise. Le héros s'appelle François. Elle se prénomme Claire, comme sainte Claire (d'Assise), qui fit vœu de pauvreté et de chasteté entre les mains de François; c'est elle qui fonda l'ordre des Clarisses. Le film transpose des épisodes de la vie de ce fils d'un riche drapier (riche truand chez Durringer, interprété par Daniel Duval) qui renonce à une existence dorée pour suivre les traces du Christ en une vie de pauvreté. La théâtralité de la scène pendant laquelle, dans un hangar désaffecté, confronté à un tribunal des truands — on songe à *M* — François se dénude et jette ses vêtements au pied de son père qui préside à la table, se comprend en référence à un moment décisif de la vie du saint. Pour payer la réparation d'une église, il avait dérobé de l'argent dans la boutique paternelle. Son père le conduisit devant la justice épiscopale en lui demandant de renoncer à ses droits d'héritier et de restituer tout ce qu'il possédait encore¹.

La vie de François d'Assise est contemporaine de l'expansion de l'influence cathare, doctrine à laquelle le titre du film emprunte la thèse principale: le monde visible est l'œuvre du diable. À l'encontre de ces conceptions hérétiques, François — voir son *Cantique des créatures* — défend l'idée



Au centre, Rufin (Gérald Laroche) et à droite, François (Arnaud Giovaninetti).

que « le monde n'est pas l'œuvre du Mal, mais de la bonté de Dieu, présente en toutes ses créatures, en la mort même ». Jouant de deux conceptions antagonistes, Durringer empêche une lecture strictement religieuse de son film. Tout au plus amorce-t-il une comparaison entre le monde médiéval et notre époque avec sa résurgence de mendiants qu'on aurait pu croire d'un autre âge.

J'irai au paradis... est une œuvre explicitement politique et rejoint là, à son corps défendant, une veine du roman policier contemporain engagé. Organisé socialement, ce monde du grand banditisme, avec son goût pour l'argent, ses partages de butin entre complices, ses coups fourrés, le sens de l'investissement financier chez certains, se donne comme le miroir déformé, la part maudite du capitalisme. Et si on livre couramment à la connaissance du public le nombre des victimes du crime, à combien chiffre-t-on celles du capitalisme mondial? Une citation de Marx est là pour nous rappeler le lien dialectique qui unit protection de la propriété privée, vols et outils de la répression.

La question que le film ne résoud pas vraiment est l'articulation de ces discours entre eux et avec la fiction. Sans nier leur pertinence ni remettre en cause la sincérité

qui les inspire, ces motifs, nous les trouvons trop plaqués sur un univers qui, par ailleurs, joue la carte du réalisme alors qu'ils devraient essentiellement en émaner. En particulier, la dimension apportée par l'intrusion de l'association caritative aurait mérité d'être amorcée plus en amont.

Demeure l'essentiel: une sorte de vanité, une méditation sur ce qui agite les hommes, et qui, pour un peu, résonnerait aux accents d'une tragédie shakespearienne. ■

1. « Sans un mot, il arrache ses vêtements avec une précipitation fougueuse et les lance l'un après l'autre aux pieds de son père, tous, jusqu'à ses chausses, et par-dessus le marché la maudite bourse qu'il avait bel et bien rapportée et cachée dans une poche. Le voilà nu comme au premier jour de sa naissance. Nu aujourd'hui pour sa seconde naissance. » Julien Green, *Frère François*, Seuil, 1983, p. 99.

J'IRAI AU PARADIS, CAR L'ENFER EST ICI

France 1997. Ré.: Xavier Durringer. Scé.: Durringer et Jean Miez. Ph.: Matthieu Vade pied. Mont.: Raphaëlle Urtin. Son: François Musy. Mus.: Laurent Coq et Benjamin Raffaelli. Int.: Arnaud Giovaninetti, Gérald Laroche, Claire Keim, Jean Miez, Brigitte Catillon, Jean-Pierre Léonardini, Laurent Olmedo. 115 minutes. Couleur. Dist.: CFP.